

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Khadija Lemridi et Romäisa Madouri

Élèves de quatrième, collège Anatole Le Braz, Saint-Brieuc

La quête de la vérité, des regrets

Cela faisait maintenant une trentaine de minutes qu'Étienne était plongé dans un silence morbide, presque meurtrier. Il était là comme chaque soir, à ressasser cette dernière conversation qu'il avait eue, trois ans plus tôt, avec son ancien professeur ; ces mots l'avaient marqué au fer rouge.

Flashback

— ... Permettez à votre vieux professeur... à votre vieux maître, qui, encore une fois, vous aime bien, permettez-moi de vous prodiguer un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre les puissances, dit le professeur d'un ton paternel et insistant.

— Vous seriez brisé... ajouta-t-il d'une voix plus grave et menaçante.

— J'ai eu votre âge, j'ai connu vos révoltes, elles sont si naturelles ! Mais ce ne sont que des feux de paille... alors vous en reviendrez comme j'en suis revenu moi-même, reprit-il d'un air nostalgique.

— Et puis, voyons, chacun ne doit-il pas, en ce moment, ne penser qu'à son devoir ? demanda-t-il avec fermeté et autorité.

— Ne soyez pas trop poète, finit-il avec un sourire méprisant.

Fin du flashback

Voilà quels étaient les derniers mots entendus par Étienne de la part de son maître, les mots qui le hantaient chaque soir. Cela faisait trois ans qu'Étienne avait décidé de tout quitter ; il ne pouvait plus cautionner cette guerre qui, à ses yeux, n'avait aucun autre intérêt que de détruire des familles et diviser des peuples. Malgré sa nouvelle vie, sa femme et son jeune fils, un vide immense l'habitait... quelque chose... mais quoi ?

La vérité. Il voulait savoir si c'était le bon choix de partir, de tout quitter et de refaire une nouvelle vie. Il commençait à se faire tard. En allant se coucher, il demanda à sa femme :

— Si demain je pars, m'en voudras-tu ?

— Partir ? Où ça ? Pourquoi ? Bien sûr que je t'en voudrais ! dit-elle d'une voix affolée.

— Non, non, ne t'inquiète pas, c'était juste une question.

Bien sûr, tout cela était totalement faux. Ce n'était pas juste une question. Cela faisait maintenant une semaine que l'idée de partir l'obsédait ; il se disait que, peut-être, Monsieur Merlin allait apaiser son esprit.

Le lendemain, il se leva avant l'aube. La maison était calme ; l'odeur de la soupe de la veille flottait encore dans l'air. Sa femme dormait encore avec son fils dans les bras, le visage paisible, comme si rien ne pouvait troubler leur quotidien. Il s'arrêta un moment sur le seuil de la chambre, indécis.

« Est-ce vraiment la bonne chose à faire ? Après tout, eux n'ont rien demandé », murmura-t-il d'une voix inquiète. Puis il prit ses affaires sans bruit. Chaque geste lui paraissait lourd, comme s'il quittait bien plus qu'une simple maison. En refermant la porte derrière lui, un frisson le parcourut.

Sur la route, ses pensées revenaient sans cesse à cette conversation d'autrefois. Les mots de son ancien professeur résonnaient dans sa tête : « Ne soyez pas trop... poète ». À l'époque, il n'avait pas su répondre ; aujourd'hui encore, il ne savait pas s'il devait s'en vouloir ou lui en vouloir. Plus il avançait, plus un doute grandissait en lui. Pourquoi cet homme, qui l'avait formé, qui l'avait guidé, avait-il défendu une guerre qui détruisait des vies et divisait des peuples ? Était-ce par conviction ?

Sur le chemin, des maisons en ruine et des trous d'obus défiguraient le paysage ; des carcasses de chars et des tonnes de munitions jonchaient le sol. L'odeur des animaux et des hommes morts l'empêchait presque de respirer et, au milieu de tout cela, un petit garçon innocent jouait avec les obus.

Après de longues heures de marche, il arriva enfin à son ancien lycée. Le bâtiment n'avait presque pas changé. Les murs, pourtant, avaient l'air plus froids, plus lourds, comme chargés des souvenirs du passé détruits par la guerre. Dehors, les rues étaient désertes et, dans les yeux des rares passants, ne flottait plus qu'un horizon de cendres. Ils avaient vu l'humanité se détruire devant eux sans rien pouvoir y faire. Pourtant, cela faisait deux ans que la guerre était finie, mais les âmes n'étaient pas guéries, les rues n'étaient pas reconstruites, les bancs des écoles restaient vides et, sur les étals des marchés, les fruits étaient flétris, recouverts de la poussière des maisons détruites.

Il fit le tour de son ancien lycée en ruine, mais il ne trouva rien, personne, pas même une âme ! Pourtant, on était lundi. Après quelque temps, il vit une vieille dame fouillant dans les débris, sûrement à la recherche d'objets oubliés...

— Excusez-moi ! l'interpella-t-il.

— Oui, bonjour,

— Je suis à la recherche de Monsieur François Merlin, dit-il désespéré.

— François, vous dites ?

— Oui, oui ! François Merlin, ancien professeur, vous le connaissez ?

— Bien sûr que je le connais, le bon vieux Cripure ! dit-elle d'un air nostalgique avant de continuer : Vous savez, mon garçon, si vous le cherchez, ce n'est pas ici que vous allez le trouver. Regardez autour de vous, il ne reste que poussière. Allez plutôt dans la vieille maison au bout de la rue, la seule encore debout. Mais il n'est plus tout jeune... Sur ce, au revoir et bonne chance.

Étienne suivit son conseil et se rendit devant la fameuse maison. Il resta immobile, incapable de bouger, les pieds noyés dans cette poussière qui portait le poids de plusieurs années de guerre et de milliers de morts. La maison tenait à peine debout, sa façade grise, froide et repoussante, semblait vouloir l'empêcher de découvrir la vérité. Étienne hésita quelques secondes ; son cœur battait comme aux premiers jours de guerre. Sa main trembla au-dessus du métal froid avant de céder à l'impulsion. Il fit un pas vers la porte, saisit la poignée et poussa un cri étouffé, tétanisé par ce qu'il vit.

— Étienne ?

Dit le vieil homme fatigué. Il n'avait que la peau sur les os, comme mourant.

— Alors, vous y voilà, murmura-t-il, vous avez enfin traversé les ruines.

— J'ai cherché votre vérité, Merlin. J'ai suivi vos conseils : « ne pas être trop... poète ».

— Tu as fui, Étienne ! Tu parles de combat, mais ta colère n'était qu'un prétexte ! dit le vieil homme avec un sourire triste.

— Pourquoi me tutoyez-vous ? Je ne mérite donc plus le respect que vous aviez pour moi auparavant ?

— Le respect ? Comment oses-tu parler de respect après ce que tu as fait ?

— De quoi parlez-vous, Merlin ?

— De celle que tu as laissée derrière toi ! Pendant que tu parlais de « vérité », elle s'éteignait seule dans le froid ! Ta mère était malade, Étienne. En choisissant tes idées et ta haine, tu l'as condamnée à mourir dans le silence. Tu as délaissé celle qui t'a mis au monde et tu as fui ! Voilà ta seule vérité !

Étienne resta figé, la main encore crispée. Les paroles de Merlin flottaient dans l'air vicié de la pièce comme une sentence.

— Elle t'appelait, Étienne, continua Merlin d'une voix qui n'était plus qu'un souffle. Alors que tu courais après des chimères de justice et que tu nourrissais ta rage contre mes discours, tu as choisi la guerre car elle était plus facile à supporter que le spectacle de sa longue agonie. Tu n'es pas un soldat, Étienne ! Tu n'es rien d'autre qu'un égoïste !

Le silence qui suivit fut plus lourd que le fracas des obus. Étienne revit le visage de sa mère, ses traits pâles qu'il avait refusé de regarder une dernière fois avant de claquer la porte, trois ans plus tôt. Il avait prétexté l'honneur, le devoir, la quête de cette fameuse vérité. Ces trois dernières années n'étaient qu'un long combat menant à la faillite. Étienne s'était jeté à corps perdu dans l'arène politique, utilisant ses mots comme des armes dans les journaux clandestins pour dénoncer l'absurdité de cette guerre ou se donner des airs de héros ; finalement, son seul combat aurait dû être celui de sa mère...

Il regarda le professeur, ce vieil homme rabougri qui, même au milieu d'une ville en cendres, continuait à donner des leçons avec cette même certitude glaciale, ce même détachement qui l'avait poussé, lui, le jeune poète d'autrefois, vers la violence.

Étienne fit un pas en arrière. Il posa sa main sur la poignée de la porte, le regard vide, et s'apprêta à retourner dans le chaos du dehors, là où plus rien n'avait de sens. Avant de sortir, il tourna une dernière fois la tête vers l'ombre du vieil homme :

— Au fond, tout ce temps, j'ai espéré que vous me diriez que je m'étais trompé... que j'avais mal compris vos mots. Mais vous êtes toujours là, à regarder le désastre avec le même mépris. Vous n'avez donc pas changé, même après trois ans.

Il sortit sans attendre de réponse. Dehors, le vent soufflait sur les carcasses de chars. Étienne commença à marcher, seul, réalisant que la seule vérité qu'il avait trouvée était celle de sa propre solitude.